



IL NEIGE SUR LE PIANISTE

Claudie Hunzinger, Grasset, 224 pages, 20 euros, en librairies mercredi.

Quand les mots hululent

Dans le nouveau Claudie Hunzinger, un renard, une forêt, une femme âgée et un pianiste se chuchotent des secrets, et la musique elle-même devient une catégorie du vivant.

JULIETTE EINHORN

P arler de musique du point de vue d'une bête. Voici l'invitation de choix que le lecteur reçoit en ouvrant *Il neige sur le pianiste*. Plasticienne et romancière, Claudie Hunzinger est une défricheuse qui fait dialoguer les règnes du vivant dans la langue frémissante des herbes, des cerfs ou des oiseaux. Après *Un chien à ma table* (prix Femina 2022), elle étend encore, ici, le cercle magique de son écriture déterritorialisée: humains, animaux, éléments naturels et abstraits y entrent en une consonance sacrée.

Tout commence par un cadeau par procuration: Ysé, une amie de la narratrice, offre à un grand pianiste un roman écrit par cette dernière. L'approfondissement du lien n'est-il possible que par son décentrement? Pour s'adresser à celui qu'elle admire, Ysé utilise au carré les mots de son amie, le roman dans le roman devenant don, lettre. Et voici que le pianiste rend visite à la narratrice dans sa maison de montagne, en bordure de forêt.

Si la relation qui s'invente alors est triangulaire, ce n'est pas celle que l'on imagine. Car Ysé, exclue de son propre scénario, laisse la place à une créature aussi délicieuse qu'insolente: un renard chapardeur. L'héroïne, qui se pensait au soir de sa vie, vibre pour

son « petit fiancé » roux, dont le mystère empreint de silence et de conversations indirectes est aussi ce qui la lie à ce pianiste apatride n'habitant nulle part, si ce n'est dans ses morceaux. Est-ce lui, dès lors, ou la musique elle-même qu'elle décide de séquestrer?

Les rôles deviennent liquides: du goupil ou du pianiste qui se croit retenu par la neige, elle ne sait plus qui elle préfère. Le renard, appâté par les banquettes qu'elle lui prépare, est une autre figure du musicien, qu'elle observe pendant son sommeil. La narratrice, elle, se sent de la même espèce que cette bestiole indomptable qui « transforme la douleur de la convoitise en larcin ».

Les voici reliés tous trois dans une chaîne de don et contre-don, chacun se nourrissant de ce que l'autre ne veut, ne peut lui donner, si ce n'est, furtivement, dans la fulgurance taboue de l'instant. Quand il s'arc-boute sur les touches de son instrument, le pianiste s'animalise, ses mains fourchues tentant d'arracher les sons au vide. « Petite bête inconvenante à jamais » ou musicien, tous deux sont une épiphanie, offrant à celle qui les guette les éclats inviolés du monde sauvage, lui rendant les pulsions d'un désir qu'elle pensait interdit à une femme de son âge.

Ce roman-sonate ruisselle d'un palpitant « tohu-bohu d'onomatopées », de sons et d'échos symphoniques: le trotinement oblique du renard, le vent de la pluie, que la narratrice, mimant ce qu'il murmure, nomme le vent Marcel Mauss, le « chouchouà cro cro » de la neige qui cristallise, les préludes et fugues de Bach joués par le pianiste, vampire inversé qui, au lieu d'aspirer la vie, redonne souffle aux âmes mortes. Les mots, ici, hululent d'une grâce subliminale que seules les créatures non domestiquées par l'homme, les poètes et les enfants savent entendre. ■